

Faisons sauter

C'est tendance. Plutôt que vivre chacun dans son petit pré carré, on supprime haies et clôtures entre voisins,



SCÉNARIO 1

► Trois jardinets de ville en un

Laurence, Pol et leurs trois enfants habitent une jolie maisonnette urbaine pas loin du centre de Nivelles. Virginie, Pascal et Héloïse occupent l'habitation contiguë. Que l'on entre par l'une ou par l'autre, à l'arrière, on arrive dans le même jardin. Pas géant, mais de belle proportion pour un jardinet de ville. «Les deux maisons appartenaient à deux frères, explique Laurence. Quand nous avons acheté l'une des deux en 1984, il n'y avait pas de séparation. L'idée d'en installer une nous a à peine effleurés. Quand la deuxième maison, 13 ans plus tard, a été à vendre, nous craignons que les nouveaux voisins exigent une clôture. C'est Virginie et sa petite famille qui sont arrivés. Nous nous sommes rendus compte que nous nous connaissions et l'idée d'une

haie n'a même pas été évoquée. Aujourd'hui, «notre» espace extérieur se compose en fait de trois jardinets: l'habitation suivante étant vide, nous avons en effet négocié la jouissance de son jardin en échange de son entretien. C'est là que nous avons installé les 20 poules achetées en commun. **Comment ça marche?** Comme nous sommes assez cool, les choses s'organisent sans heurt et sans règles particulières. Nous entretenons chacun notre partie: d'un côté, un potager assez classique cultivé par mon homme, de l'autre des légumes traditionnels disposés en carrés (Virginie est une fan d'espèces anciennes). La tondeuse est commune ainsi que les poules. Mais nous avons chacun nos outils que nous nous empruntons en cas

de besoin. La balançoire, au fond de «notre» côté, n'est plus utile à mes grands enfants, mais nous l'avons laissée pour Héloïse.

Une annexe sépare les deux terrasses, ce qui permet à chaque famille de s'attabler dans une relative intimité. Et loin de nous l'idée de manger tous les jours ensemble. Parfois, cela s'improvise quand on papote dans le jardin. Chacun amène alors ce qu'il a et, souvent, d'autres voisins se joignent à nous.

Les plus? C'est très gai, très convivial. Et c'est contagieux. Le quartier commence à avoir une réputation enviable. Nous organisons un concours annuel de Maitrank dans la rue, nous nous entraïdons pour débayer les trottoirs quand il y a de la neige...

Les moins? Franchement, on n'en voit pas. On n'y a jamais pensé.

Les haïes!

et on partage le jardin. En sacrifiant son intimité? Pas sûr.

TÉMOIGNAGES

«Tous nos copains nous enviaient»

(Aurélie, 19 ans)

SCÉNARIO 2

► 11 familles sur 1,2 ha à Bruxelles

Wezembeek-Oppem, ok, ce n'est pas Bruxelles mais presque. Un îlot au bout d'une rue. Une dizaine de maisons de construction récente cernent un bel espace vert artistiquement aménagé: bancs, arbustes, massifs, sentiers... Sur le côté, une trouée verte menant à l'espace jardin situé à l'arrière des constructions. En la franchissant, on découvre une aire de rêve pour des enfants. Immense pelouse semi-sauvage et vallonnée - bordée d'un petit bois dont les arbres ont manifestement accueilli cabanes et ponts de singes -, terrain de sports, poulailler. Soit plus d'un

demi hectare de verdure: presque inespéré comme lieu de vie à une encablure de l'avenue de Tervuren...

«C'est le fruit d'un projet d'habitat groupé concrétisé au début des années 80, explique Philippe, l'un des occupants. Il n'y a donc pas que le jardin qui est dans cet esprit: nous avons une salle de fête commune (pour les réunions de famille...) ainsi que trois flats d'accueils pour personnes en difficulté.

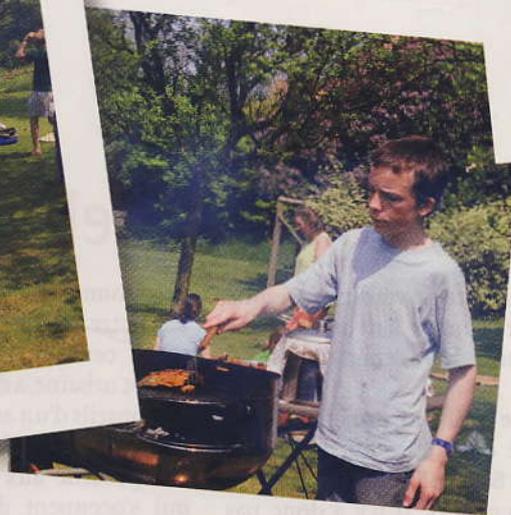
Comment ça marche? Qui dit habitat groupé dit processus d'élaboration mûri et règles de

fonctionnement précises. Comme notre hôte l'explique, la placette centrale, de conception plutôt urbaine, a été dessinée avec les conseils d'un architecte de jardin. Mais ce sont les habitants qui ont procédé aux plantations, et qui s'occupent de l'entretien à raison d'une zone dévolue à chaque famille. La tonte de la grande pelouse est confiée à une personne extérieure. Le potager a été distribué en fonction des desiderata... Et un jour par mois, tout ce petit monde se réunit (11 familles dont 40 enfants), pour la journée entretien, de temps à



«J'habite ici depuis l'âge d'un an et demi. Quand nous étions enfants, c'était génial! Il y a 40 enfants ici. Nous avions des tas de copains à portée de main. Nous étions tout le temps dans le jardin. Nous avons très peu consommé de télé et jeux vidéo. Le terrain Robinson, on en a profité comme des fous; c'était notre terrain d'aventures. Tout le monde nous enviait. On ne pensait d'ailleurs pas souvent à inviter des amis extérieurs. Nous étions toujours un groupe suffisant et notre univers nous comblait. Aujourd'hui, beaucoup ont grandi. Il m'arrive parfois maintenant de regretter que la famille ne dispose pas d'un espace privatif un peu plus fermé. Par exemple, quand il y a du soleil et que je voudrais faire une petite bronzette à l'aise...»

40 enfants et un seul jardin à Wezembeek-Oppem... Le bonheur



L'avis de la sociologue

«Une idée qui pourrait se développer»

(Marie-Thérèse Casman, Université de Liège)

Que pensez-vous de cette tendance à faire sauter les haies?

Il s'agit, je pense, d'initiatives isolées, encore relativement marginales. C'est très sympathique, mais parler de phénomène me semble un peu prématuré.

Comment expliquez-vous cette envie de «collectiviser» l'espace extérieur?

Je vois deux profils sociologiques propices à ce genre d'attitude. Il y a d'une part ceux qui, consciemment ou inconsciemment, réagissent à une société devenue de plus en plus individualiste. Une société dans laquelle soit on est trop tourné vers son petit noyau, soit on souffre de solitude (en Belgique, un ménage sur trois est composé d'une personne seule!). Il y a comme un désir de rompre avec cette manière de vivre pour renouer avec quelque chose de plus chaleureux, de plus communautaire. Un désir qui s'alimente aussi à l'image d'Epinal que l'on se fait du passé: sentiment qu'avant, la vie en société reposait davantage sur la communauté, la solidarité. Et qu'on y était plus heureux. Parmi ces rétifs à trop d'individualisme, on trouve aussi quelques poches de résistance plus anciennes. Des gens qui, dans les années 80, voulant déjà résister à l'individualisme ambiant (chacun sa machine à laver, son jardin, sa télé), avaient opté pour l'habitat collectif. Et qui sont restés fidèles à cet idéal.

→ autre ponctuée d'un pique-nique géant. Chaque propriété dispose d'un petit espace privatif donnant sur l'aire commune. Libre à chacun de l'aménager comme bon lui semble: ouvert sur le jardin commun ou un peu plus protégé.

Juridiquement parlant: le terrain a été acheté en indivision à raison d'un onzième par famille. L'éventualité d'installer une piscine commune revient de manière récurrente sur le tapis tant le lieu s'y prête. Mais a, chaque fois, été abandonnée pour des raisons d'entretien mais aussi de sécurité, les petits évoluant dès le plus jeune âge en toute liberté dans la propriété.

Les plus. Une convivialité et des rapports de voisinage comme on en trouve peu en ville. Un espace extérieur d'une superficie et d'une qualité incomparables. Un certain climat d'ouverture au monde et

aux autres, vu l'esprit du projet initial. Des camarades et un espace de jeux idéaux pour les enfants.

Les moins. La lourdeur, parfois, du processus de décision: «on se réunit une fois par mois pour toutes les décisions (achat de poules, d'arbustes...). La loi de l'unanimité prévaut. En cas de veto, seule la tenue d'une assemblée générale permet une décision à la règle majoritaire.»

Dans la même logique, toute cession d'un bien ou arrivée d'une nouvelle famille nécessite l'approbation des autres. Quant aux séparations ou divorces... «C'est généralement celui qui a la garde des enfants qui reste dans la maison. Pas toujours évident à établir. Mais toujours très douloureux aussi bien pour celui qui part - il perd en même temps ses amis, sa maison, son projet de vie - que pour la communauté.»

«Un grand espace pour deux familles nous a semblé plus intelligent»

(Patrick, 43 ans)

«Dès le départ, le choix d'un espace commun aux deux familles était posé. En fait, la décision de construire ensemble a été prise quand nous étions voisins, dans le même immeuble à Bruxelles, il y a onze ans. Nous avons donc acheté un terrain à Limelette (40 ares...) dont nous sommes chacun propriétaire d'une moitié bien délimitée. Nous avons pris le même architecte, tout en ne construisant pas les mêmes maisons. Et, pour le jardin, ça nous a semblé aller de soi de le laisser ouvert. C'était plus intelligent de profiter d'un grand espace que d'avoir chacun son petit jardin. Et c'est génial. Tant pour nos six enfants (4 chez nous et 2 chez nos voisins) que pour les adultes. Nous ne nous marchons pas sur les pieds et nous avons chacun notre terrasse privée. Tout s'organise de manière informelle et fluide. Chacun aménage sa partie comme il l'entend, en demandant de temps en temps l'avis des «voisins» si cela semble utile. Celui qui tond, fait évidemment tout. La tondeuse a été achetée en commun. Et, je le répète, c'est super. Nous ne l'avons jamais regretté. J'ai beau chercher les désavantages de la formule, je n'en trouve pas. Mais, c'est évident qu'il faut envisager cela avec des personnes avec qui l'on s'entend très bien. Je ne vois pas beaucoup d'autres familles avec qui j'aurais envisagé un tel projet.»

Le «phénomène» pourrait-il connaître un développement spectaculaire?

Difficile à dire. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait aussi imaginer que le collectif allait se démultiplier, mais le concept est resté assez anecdotique. Je pense que c'est le lot des projets collectifs de grande ampleur, car la lourdeur des contraintes circonscrit naturellement le phénomène. Par contre, à deux ou trois acquéreurs relativement sur la même longueur d'ondes et veillant à se préserver des espaces d'intimité en se la jouant cool dans le registre des contraintes, pourquoi pas? Cela pourrait répondre à un besoin relationnel: une communauté élargie où l'on se connaît, où l'on se dit bonjour, où l'on partage des moments... Et correspondre à certains impératifs économiques: les terrains et les logements sont tellement chers qu'il peut devenir intéressant d'agrandir son territoire en le partageant avec quelqu'un d'autre, en achetant à plusieurs le matériel nécessaire pour l'entretenir, etc.

SCÉNARIO 3

► 9 enfants à la ferme

Au bout d'un de ces jolis chemins de l'ouest du Brabant wallon, juste avant les champs, un bâtiment fermier flanqué d'une grange reconvertie en logement, puis d'une autre habitation. C'est via la famille, occupant la grange, que nous pénétrons dans ce bucolique domaine. Les chambres sont au rez-de-chaussée. Un escalier nous emmène à l'étage où toute la superficie, lumineuse, est constituée de l'ensemble séjour cuisine. Celui-ci est ponctué d'une vaste terrasse avec vue plongeante sur quelque chose qui ressemble à un parc.

Historique: deux familles ont acheté ensemble une ferme. L'une s'est établie dans le corps du logis et possède sa partie de terrain, la deuxième a élu domicile dans la grange avec sa zone extérieure aussi mais l'installation de haies ou de séparation n'a jamais été envisagée. La cour est propriété des deux. Quand le terrain attenant fut à vendre, les deux familles ont recherché un acquéreur qui partageait leur philosophie de l'anti-précarré. Résultat: ces troisièmes voisins ont encore élargi les per-

spectives visuelles. Mais chacun est relativement chez soi parce que les bâtiments ne sont pas orientés de la même manière.

Comment ça marche? De manière assez classique finalement puisque chaque famille est propriétaire d'une portion relativement claire et l'entretient comme elle l'entend. Seule, la cour est propriété des deux premiers venus qui s'en occupent à tour de rôle. Que dire encore? Que, explique une jeune occupante: «On s'entend bien. La tondeuse est commune. Mon frère tond parfois chez le voisin. On mange de temps en temps ensemble dans la cour... Quand nous étions plus jeunes, nous partageons le même panier de basket dans la cour. Mais c'est tout.»

Les plus? La convivialité et un espace jardin aux allures de parc, qui ouvre les horizons tant d'un point de vue visuel que très concret, pour les enfants notamment.

Les moins? Les occupants n'en trouvent pas. Tout en insistant sur l'importance de partager ce genre d'aventure avec des familles «avec qui on a quelques atomes crochus».

